

CHARLES-PHILIPPE LAPERRIÈRE

GENS DU MILIEU

Légendes vivantes



LE QUARTANIER

*À la mémoire de ma mère,
Josée Aubin (1955-2016)*

THOMAS COMPTABLE

Thomas aura tôt pris ses responsabilités ; c'est pourquoi il choisit bientôt d'en finir.

Tout jeune déjà, il accumule un capital, s'attache à prévoir les moments où il devra délier les cordons de sa bourse, anticipe certaines surprises. Ses proches se souviendront de lui comme d'un camarade généreux, un amant fidèle, un père et un mari consciencieux, un compagnon de vie économe et posé. Il aura eu de beaux enfants, un cercle social gratifiant, peu de dettes et une jolie maison unifamiliale avec garage et grand jardin. Au terme de son parcours, Thomas aura presque quarante ans.

La vie semble pourtant avoir prodigué à Thomas tout ce que l'époque sait prescrire de juste et de raisonnable pour un homme comme lui ; ses relations interpersonnelles baignent dans un amour où la tendresse, la fraternité et la volupté sont bien distribuées. Il aura aimé le bourbon et le vin, la musique et les livres, le sexe et

la conversation, sans toutefois que la quête d'ivresse le fasse jamais dévier de sa trajectoire. Pour quiconque l'aurait observé de près et assez longtemps, Thomas aura eu l'air heureux, disons-le, et libre, bel homme debout au milieu de sa vie, type solide et toujours comme au-devant de ses choix.

Avec les gens il est habile et, malgré un penchant rationaliste indiscutable, il se montre soucieux d'entendre la douleur paradoxale, l'incomplétude et l'océan d'âme inhérents à notre humaine condition. Thomas n'est pas infidèle. Il connaît certes le trépignement de l'aventure érotique, et quand un soir du milieu de sa trentaine sa femme lui offre en complément du sien le corps d'une copine, Thomas pénètre cet acte de touchante gratuité comme le consentement du monde à son endroit. Nous pourrions dire sans risquer de nous tromper que, les femmes, Thomas les aime toutes ; et bien qu'il eût été, à partir de ses vingt et un ans, véritablement l'homme d'une seule, il aura su ménager dans son cœur une petite place pour chacune.

Ses collègues de travail louent sa probité, son intelligence discrète, son sens de l'équité. Il incarne au bureau l'homme ouvert et mesuré, celui vers qui on peut sans risque se tourner pour arbitrer les petits litiges, ou pour aider à apaiser les éraflures narcissiques qui font l'ordinaire de la vie active. Il y a jusqu'à ses patrons qui, à l'occasion, de manière indirecte ou détournée, le consultent à mi-voix lorsqu'ils rencontrent des problèmes épineux dans leur gestion des chiffres ou des subalternes.

Ses enfants sont souriants et enjoués. Quand ils ont des soucis à l'école ou à la garderie, ils savent qu'ils peuvent les confier à Thomas, qu'ils obtiendront de lui de se voir aussitôt rassurés. Une distance courte mais perceptible subsiste néanmoins entre eux et lui, voile transparent qui minimiserait un peu les affects comme la gaze tamise la lumière. Ce curieux interstice entre sa personne et sa progéniture, il peut le sentir sans en toucher les causes. De ce mystère existentiel Thomas n'aura fait grand cas, et il sera toujours parvenu à en négliger la source autant que l'effet.

Les quelques verres avalés de temps et temps aux mains de ses amis auront été pour lui l'occasion d'approcher la lézarde miroitante au creux de ses jours. Thomas apprécie beaucoup ses amis, et la chaleur et le confort de ces moments de détente sociale le rendent assez bavard, en tout cas plus enclin à tâter du peu qu'il aura pu connaître de sa propre intimité psychique. Et, comme de raison, la sagesse tranquille informant aussi l'expérience de la vie familiale qu'ont ses copains, hommes de bonnes mœurs nés à la même époque et dans la même strate sociale que lui, leur sens commun aura chaque fois su panser, avec une diligence qu'on eût pu dire professionnelle, ce malaise feutré mais poignant de la culpabilité sans objet.

Isabelle, sa femme, est psychologue, performante, cultivée et sensible à l'énigme intérieure qu'elle devine chez la majorité des gens. Isabelle aime Thomas. Elle a bien une fois ou deux *sauté la clôture*, mais ce fut, se

dit-elle, dans l'absence totale de sentiment, et pour tout dire purement sexuel. Aussi, le samedi splendide d'avril où elle trouverait, sur le siège passager de leur Dodge Caravan rouge presque neuve, le boyau de caoutchouc acheté par elle pour le jardin, le boyau gris coincé entre la vitre et la portière verrouillée, le gris serpent Canadian Tire dont la petite gueule bée près du visage éteint de son mari, Thomas, Thomas mort intoxiqué au monoxyde de carbone avec sur lui cette note disant *Je suis parti par amour pour vous*, Isabelle saurait tout de suite et du fond de son âme que jamais, jamais plus elle ne pourrait ignorer la vérité naturelle de la vie, ce fait humain éclatant qu'au fond le monde est tristesse infinie.

DOLORÈS DES ARTS PLASTIQUES

Oh, si je pouvais faiblir, attraper quelque chose, tomber très malade, du moins assez pour n'être plus tenue de tenir, qu'on m'arrête, que quelqu'un pour moi mette un terme à tout ça – je serais sauvée.

Dans *Le roi des aulnes*, que Dolorès vient d'achever, Michel Tournier charge l'adulte d'une mission cosmique qui consiste à élever l'enfant cosmiquement, à le porter au-dessus de soi, à le présenter à la nuée d'étoiles froides afin que le geste de l'offrande soit une soumission, un effacement de l'offrant sous la sainteté du monde. Le majeur en chef de ce roman se nomme Abel Tiffauges, protagoniste *microgénitomorphe* à carrure de géant, ogre français converti à la religion du Reich et devenu seul maître à la fin de la guerre d'une forteresse prussienne vouée par Hitler au dressage de sa jeunesse. Là, dans les combles du château assailli par l'Armée rouge, auprès d'un enfant juif qu'il a secrètement secouru, soigné puis porté de longues heures allègres sur ses larges épaules,

ce tyran découvre, à l'heure de sa mort, l'ivresse finale de la Phorie (du grec *pherein* : supporter, transporter).

Ma tâche à moi, c'était, disons, de les guider, de les accompagner, comme on dit avec un air de mollesse, voire éventuellement de les former, ces vieux enfants – mais pas de les prendre sur moi. Or je n'ai pas pu ne pas répondre – Fais quelque chose, sors-nous de Moi ! était au fond leur demande – tant et si bien que j'ai eu, déjà lestée de moi-même, à les charrier en surplus, ces jeunes personnes, et par les voies de l'art de surcroît, mesdames-messieurs, debout dans l'air opaque d'un atelier-classe sans fenêtres, sans issue, à tenter de refouler follement leur multitude loin des foyers de la frénésie, hors des abîmes de l'indolence où, comme on sait, on veut se perdre, à l'âge adolescent.

Quant à mon affaire, cette affaire d'enseignement, qui a été ma tâche phorique à moi, elle m'oppressait éperduement. Je n'en pouvais plus d'avoir à ma charge ces beaux esprits inertes ; mais – comment ? pourquoi ? – je continuais. J'en pleurais de jour, j'en rageais, j'en maudissais le sort à longueur de nuit. Je sentais s'étrangler ma vie ! ma vie dont encore aujourd'hui je ne veux rien – mais qui se refuse à finir. J'avais de l'espoir pourtant, par-devers moi j'entendais quelqu'un au loin qui devait bien être moi, quelqu'un qui me soufflait tombe, mais tombe enfin !

Dieu sait comment je me maintiens, le souffle court, pourquoi j'existe à cœur brisé.

– C’est aussi possible qu’il n’y ait rien, rien de majeur, en tout cas rien de physiologique. On va faire les tests. Trop tôt pour dire, vous comprenez, le surmenage peut causer ça, beaucoup de choses, des troubles d’appétit, des chutes ou au contraire des hausses de pression, de l’insomnie plus ou moins, un état de fatigue aggravé, des peurs subites, de l’anxiété, de l’angoisse symptomatisée par un serrement des voies...

Le docteur Langelier fait des ellipses avec sa main posée à plat sur sa propre poitrine, de droite à gauche et de gauche à droite ; on dirait qu’il se caresse le haut des poumons, l’intersection des bronches. Puis : Couchez-vous de bonne heure, bougez, amusez-vous, prenez un verre de vin rouge, relaxez si vous pouvez (vivez-vous seule ? je peux vous prescrire un anxiolytique, c’est nouveau, très léger), tant qu’on n’a pas reçu les résultats.

Trois semaines plus tard, les choses apparaîtront claires et univoques. Pathologie rare : myélofibrose idiopathique avancée. Protocoles envisagés : à déterminer après une deuxième série d’examens. Pronostic : sévère mais approximatif – *de six mois à quelques années*. Or, aussi, voilà : arrêt de travail complet, en vigueur sur-le-champ, jusqu’à nouvel ordre. Résultat net pour le médecin traitant : une excitation qu’il peine à dissimuler – c’est qu’il a devant lui un cas curieux, prometteur, un très beau cas, l’un de ceux qui feront peut-être sa carrière.

Pour Dolorès : soupir, soulagement.

La chimiothérapie, on n'a pas idée, une vraie médecine d'apocalypse. Quand elle est administrée en vue d'une greffe de cellules souches, les doses sont si massives que l'état de souffrance auquel très vite on aboutit se révèle bien pire que tout, plus aliénant que la torture, plus douloureux que l'abandon. Qu'on me croie, de grâce, sur parole. On finit presque tout de suite par avoir la nausée – pas la française, l'existentielle, non, la primitive, la brutale, la transcendante : celle qui mène au fond du trou, qui ouvre à l'abjection de soi.

D'abord on a mal dans la bouche, à un point tel qu'on perd l'élan de se plaindre ; ensuite on a les muqueuses et le sang qui s'enflamment ; on se conchie puis on assiste, impuissante, à sa constipation ; on enfle dès les premières heures avant de perdre drastiquement de la masse, à mesure qu'on se déshydrate ; on a les veines qui tirent, les traits qui tombent, les yeux qui sèchent, le goût qui disparaît, le nez qui ne sent plus rien qu'une vaste odeur, dirait-on, de pierre en fusion ; on a la peau qui se crispe puis se dilate et qui rejette inmanquablement chacun des poils qu'on a sur soi. Puis il y a cet horrible sentiment d'infini : la certitude inaliénable de vivre et vivre encore, une fois que le corps est pire que mort – une évidence vécue comme un prélude à l'avènement de la fin des temps, où le cauchemar sera d'assister, tout éveillée, à la Révélation, sera de voir le monde choir sous cette

porte haute qui doit s'ouvrir pour expulser du ciel les Quatre Cavaliers, porteurs et signes de la fureur divine.

À l'heure de lancer un atelier, après le flou qu'était toujours, pour eux, mon exposé des consignes, survenait cet instant suspendu où j'avais l'impression que ça allait se passer, que c'était imminent, que les élèves allaient se mettre à se lancer de la peinture, à chahuter, à renverser les tables et à se livrer bataille dans les tranchées. En général il ne se passait pas grand-chose sinon, ici un pouffement étouffé, ça et là des commentaires en sourdine, parfois une blague lancée tout haut suivie d'un rire semi-collectif. Il n'empêche qu'au fil des années cet intervalle où d'ordinaire je pressentais le pire a eu tendance à se préciser, à s'éclaircir jusqu'à devenir battement de pure tension où j'étais convaincue que j'allais être mise à nu, dépouillée, conspuée, humiliée.

Par un sombre jour de mai, vers le début de ce qui bientôt s'avérerait mon dernier cours, quand Alex Venant-Beauchesne s'est levé d'un bloc pour lâcher sa farce de grand flanc-mou, j'ai verdi et, tandis qu'il tonitruait, je me suis mise à trembler comme une feuille sur le point d'être emportée : sa vanne venait de m'apprendre qu'ici, là, au centre, ça n'allait plus.

L'étonnement qui stoppe net le bruit de la classe, ces trente paires d'yeux fondues sur ma personne en un seul regard rond ne font bien sûr que décupler, en l'attestant, mon désarroi.

Récemment installée dans sa dernière demeure sur la baie, un peu plus de neuf ans après qu'on l'a mise en congé d'invalidité, environ sept ans et demi après avoir été, en vain, greffée de la moelle, Dolorès est décédée le 30 septembre 2016 vers sept heures trente du soir à l'âge de soixante ans, des suites d'une hémorragie interne fulgurante qui l'aura, dès la première de ses ultimes heures terrestres passées dans le coma, gonflée comme un sac à eau. À onze heures vingt-sept précises, le front soudain suant, le regard privé de ses étincelles, le teint blafard, le visage creusé, plus ridé encore que de normal (elle aurait donné dans les derniers mois l'impression d'avoir vieilli d'une bonne décennie), Dolorès signalait à son mari des crampes au ventre, puis un malaise d'ensemble, avant de tomber assise, comme au seuil d'une électrocution, sur le pâle canapé de cuir hérité de sa mère et adossé au mur central de la maison, au fond du salon vastement fenestré donnant à voir, dans presque toute son étendue, un lac d'azur luisant sous l'or du jeune automne.

Outre son époux bien-aimé, Dolorès laisse dans le deuil : deux fils, deux belles-filles, deux petits-enfants ; une sœur, un frère, un père aimants ; plusieurs dizaines de bonnes connaissances, une poignée d'anciens collègues, quelques compagnes et compagnons, un grand ami.

À la fin de la cérémonie, dans la chapelle bondée où le célébrant offre à l'assemblée la possibilité de témoigner de son affection pour la disparue, on aura tour à

tour et diversement souligné la fronde légère mais bienveillante de sa mentalité, ses qualités de pilier de famille ou de confidente, ses petits penchants dépensiers, son goût pour les agapes, ses tendances à l'humour taquin et parfois autodénigrant, comme enfin la tournure unique de cette sagesse rieuse, immédiate, spontanée dont elle aura fait preuve assidûment.

Très peu de gens de son entourage auront néanmoins soupçonné la profondeur et la ténacité de sa détresse – pas plus, de fait, que l'imminence ou la constance de son désir de mort.

À l'instant où Dolorès est rappelée, aucun événement céleste particulier n'aura été rapporté dans la région. Nombreux sont ceux parmi les résidents du lac Clair, cependant, qui ont tenu à évoquer, au cours des quelques semaines suivant les funérailles, la grâce du temps qui ce jour-là aura sévi.